

Le Japon dans les ouvrages occidentaux entre les XVI^e et XIX^e siècles

Jean-Gabriel SANTONI

Dans sa préface au petit ouvrage de Luís Fróis, *Européens & Japonais, Traité sur les contradictions & différences de mœurs* (1585), Lévi-Strauss écrit :

L'Occident a découvert le Japon à deux reprises : au milieu du XVI^e siècle quand les Jésuites, venus dans le sillage des marchands portugais, y pénétrèrent (mais ils furent expulsés au siècle suivant) ; et trois cents ans plus tard, avec l'action navale menée par les Etats-Unis pour contraindre l'Empire du Soleil-Levant à s'ouvrir au commerce international.

Il est vrai que les Portugais sont les premiers Européens à découvrir le Japon, en 1543, et que les Jésuites sont alors à la source des principales informations dont dispose l'Occident, jusqu'à ce que le pays se referme sur lui-même en 1639 et pratique une politique d'isolationnisme qui ne prend fin qu'avec l'arrivée du commodore Perry, bientôt suivie de la signature (imposée) du traité de Kanagawa en 1854. Mais, faut-il en conclure pour autant que, durant ce temps de repli, aucune information sur le Japon ne filtre jusqu'en Occident ? En effet, les Hollandais, transférés du port de Hirado sur l'îlot de Dejima à Nagasaki en 1641, entretiennent des relations commerciales avec le Japon et les contacts avec l'Europe, bien que strictement contrôlés par les fonctionnaires du Bakufu, n'ont de fait jamais été totalement coupés. Si les représentants de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, soucieux avant tout de tirer le meilleur profit de leur négoce, ne sont pas toujours des informateurs très précis, comme l'ont été les Jésuites à propos de la Chine, il s'est néanmoins trouvé parmi les employés de la factorie des esprits assez rigoureux pour fournir à l'Europe une ample moisson de renseignements sur un pays qui suscitait de plus en plus sa curiosité. On pense ainsi à Engelbert Kaempfer (1651-1716), qui séjourna au Japon de 1690 à 1692, à Carl Peter Thunberg (1743-1828), arrivé en 1775 pour un séjour de seize mois, ou encore à Philipp Franz von Siebold (1796-1866), envoyé lui aussi à Dejima par la Compagnie en 1823, expulsé par les autorités japonaises en 1829, revenu au Japon trente ans plus tard jusqu'à son départ définitif en 1863. Curieusement, mais cela est peut-être significatif, aucun d'eux n'est ni marchand, ni même hollandais : tous trois sont médecins

et naturalistes ; le premier et le dernier sont allemands, le second est suédois. Animés de probité scientifique et disposant d'un certain recul philosophique, ils ont su rapporter de leur séjour d'importants témoignages sur la culture japonaise. Ainsi, pendant près de trois siècles, entre le départ des Portugais et l'arrivée des Américains, l'Europe a pu continuer à s'alimenter de nouvelles connaissances sur le Japon et à affiner la vision qu'elle s'en faisait.

I. Récits, compilations et ouvrages scientifiques : quelques sources occidentales

En dehors des auteurs qui viennent d'être cités, de quelles autres sources disposait-on en Europe entre les XVI^e et XIX^e siècles ? Rappelons tout d'abord que bien avant l'arrivée des Portugais au Japon, le monde occidental connaissait l'existence de cet El Dorado mythique, situé au-delà de la Chine, grâce au fameux livre de Marco Polo (1254-1324), *Le Devisement du monde*, écrit sous la dictée en 1298 par l'écrivain professionnel Rusticien de Pise, alors que le marchand-explorateur vénitien se trouvait emprisonné à Gênes. Ce que souligne Diderot (1713-1784), à l'article "*Japon*" de son *Encyclopédie* (édition de 1778) :

Nous aurions dû connoître ce pays dès le xiiij.siecle, par le récit du célèbre Marco Paolo. [...] il eut les premieres notions de ces isles, que nous nommons Japon, & et qu'il appelle Zipangri ; mais [...] son manuscrit resta long-temps ignoré. Il tomba enfin entre les mains de Christophe Colomb, & ne servit pas peu à le confirmer dans son espérance, de trouver un monde nouveau, [...] il en étoit si convaincu, qu'étant abordé à Hispaniola, il se crut dans le Zipangri de Marco Paolo.

La description fantaisiste qu'en donnait Marco Polo était certes de nature à exciter la convoitise du célèbre explorateur. Il laisse entendre en effet que *Ni-pon-kokf* (ou *Nippon*), *Jî-pèn-koùe* pour les Chinois ou encore *Sypangu* pour les Tartares, jouit d'une fortune réputée fabuleuse. Et bien qu'il n'ait pu aller vérifier sur place, il assure néanmoins que :

[...] faute de relations commerciales avec le continent, les pierres précieuses et l'or qui ne s'en exportent pas s'y accumulent. Aussi, le palais du monarque local a-t-il non seulement la toiture, (comme nous doublons celle de nos églises de

plomb), mais les sols, les murs en pierres de taille et même les fenêtres enduits d'une épaisseur de deux doigts de l'or le plus fin. [...] On trouve en ce pays-là des perles en abondance, rondes, grosses, et de couleur rouge, qui sont bien plus estimées que les blanches. Il y a aussi d'autres pierres précieuses, lesquelles, jointes à la grande quantité d'or qu'il y a dans cette île, la rendent très riche.

Christophe Colomb (1451-1506) ayant échoué dans sa tentative de découverte des côtes japonaises, c'est finalement aux Portugais qu'il reviendra de les atteindre, comme le note encore Diderot, toujours dans l'*Encyclopédie* :

Cependant, pendant qu'il [=Christophe Colomb] ajoutoit un nouveau monde à la monarchie d'Espagne, les Portugais de leur côté s'aggrandissoient avec le même bonheur dans les Indes orientales. La découverte du *Japon* leur est due, & et ce fut l'effet d'un naufrage. En 1542, [...] trois Portugais, Antoine de Mota, François Zeimoto, & Antoine Peixota, [...] furent jettés par une tempête sur les côtes du *Japon* ; [...] voilà l'origine de la première connoissance qui se répandit du *Japon* en Europe.

En fait, avant cette date, un autre voyageur portugais, l'apothicaire Tomé Pires (1465-1540), par la suite premier ambassadeur de son pays en Chine, avait déjà fourni quelques informations sur le Japon. Elles sont recueillies et notées dans son ouvrage *Somme Orientale* (1512-1515), première description européenne de l'Asie du Sud-Est insulaire. Mais, tout comme Marco Polo, Pires ne s'est jamais rendu au Japon. Pour disposer de descriptions sinon fiables du moins de première main sur « l'île grande de Cipango », il faudra effectivement attendre les récits des Jésuites, missionnaires espagnols et portugais, tel Luís Frois (1532-1597) à qui l'on doit une imposante *Histoire du Japon*, rédigée à partir de 1583, ou encore cette fameuse étude comparative, le *Traité*, retrouvé aux archives de Madrid en 1946 seulement par le père jésuite Joseph Franz Schütte (1906-1981). Nous y reviendrons en fin d'article.

Au XVII^e siècle, Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), voyageur et pionnier français du commerce avec les Indes orientales, effectue plusieurs périples commerciaux pour le compte de Louis XIV. Il amassera une fortune colossale grâce aux pierres précieuses dont il

fait commerce et son nom demeure associé au légendaire diamant bleu qu'il cède au roi en 1668. Suivant le désir de ce dernier et avec l'aide de Samuel Chappuzeau (1625-1701), il publie à Paris le compte-rendu de ses voyages. On lui reprochera bien des inexactitudes dans ses descriptions, voire même des plagiat, et Voltaire (1694-1778), qui ne tenait pas en grande estime les récits de Tavernier, pourtant plusieurs fois réimprimés et traduits, affirmera « qu'il n'apprend guère qu'à connaître les grandes routes et les diamants ». Montesquieu (1689-1755), lui, y puisera largement pour ses *Lettres persanes*. Cependant, Tavernier reste l'un des plus grands voyageurs qu'aient connus le XVII^e siècle. En 1676, paraissent *Les Six Voyages de Jean-Baptiste Tavernier* auxquels font suite un complément en 1679, *Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux de J.-B. Tavernier*. Ce dernier ouvrage contient une description du Japon, recueillie auprès de négociants et de marins, ainsi d'ailleurs qu'une violente attaque contre les agents de la Compagnie hollandaise des Indes orientales, avec lesquels il semble avoir eu des difficultés.

A la même époque paraît à Amsterdam l'édition hollandaise de l'un des premiers livres illustrés sur le Japon (1669), bientôt traduit en anglais, en allemand et en français. La première édition française, *Ambassades mémorables de la Compagnie des Indes orientales des provinces unies vers les empereurs du Japon* (1680), est dédiée à Louis XIV. Cet ouvrage du missionnaire, théologien et historien hollandais Arnoldus Montanus (1625-1683), de son vrai nom Arnold van den Bergh, se présente comme une vaste compilation réalisée à partir de très nombreuses sources : des journaux de bord, des carnets des ambassadeurs de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales (ainsi que quatre manuscrits d'employés - non publiés -) et des écrits des missions jésuites ; on y trouve aussi le récit de voyage au Japon de Henrik Cornelisz Schaep sur le navire *Breskens* en 1643, ou encore celui du navigateur Martin Gerritson de Vries, *Mémorial et observations de M. de Vries sur le voyage aux côtes de la Tartarie et du Japon* (1646). L'iconographie est abondante bien que les illustrations, œuvres d'artistes européens, gardent toutefois un petit parfum de Chine, pays alors bien mieux connu que le Japon. La richesse de ce remarquable ouvrage réside également dans sa polyvalence : les Japonais y sont décrits de manière détaillée (culture, religion, mœurs et coutumes). Le livre connaîtra rapidement une très grande notoriété en Europe.

Relevons enfin, parmi de nombreux autres ouvrages similaires, *Les voyages de Jean Struys* (Amsterdam, 1681), de l'explorateur hollandais Jan Janszoon Struys (1630-1694),

dont l'édition de 1718 (Rouen) servira de référence à Buffon (1707-1788) lorsqu'il traitera lui aussi du Japon dans son *Histoire naturelle*.

Le XVIII^e siècle également est riche en compilations, parmi lesquelles on citera *Histoire et description générale du Japon* (Rouen, 1715, 3 vols., puis Paris, 1754, 5 vols.), de l'historien jésuite Pierre François-Xavier de Charlevoix (1682-1761), ou encore *Le Voyageur françois* (1769-1789, 26 vols.), du prolifique abbé Joseph de Laporte (1713-1779). Le premier ouvrage, complété d'une bibliographie de tous les travaux sur le Japon publiés jusqu'à cette époque, s'inspire fortement de Kaempfer et des écrits des missionnaires jésuites ; le second obéit au même esprit de présentation générale. Mais, c'est surtout *Histoire générale des voyages* (15 vols., Paris, 1746-1759), de l'Abbé Prévost (Antoine François Prévost d'Exiles, 1697-1763) qui retient l'attention. Cette monumentale compilation des récits des grands découvreurs depuis Solyman Pacha jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, connaîtra un tel succès que l'éditeur commandera à son auteur une refonte complète de l'ouvrage ; il sera agrémenté de 650 gravures, plans et cartes, augmenté par la suite de cinq autres volumes. On y retrouve les Portugais et les Espagnols, mais aussi les Anglais, William Adams (1564-1620) et John Saris (1580-1643), les Hollandais et bien sûr l'incontournable Kaempfer.

Kaempfer en effet avait laissé de son séjour à Dejima (1690-1692) une mine inépuisable de renseignements sur le Japon. Son *Geschichte und Beschreibung von Japan aus der Originalhandschriften des Verfassers* ne sera pas publié avant 1777, mais une première traduction anglaise avait paru à Londres en 1727, suivie deux ans plus tard d'une autre en français : *Histoire naturelle, civile, et ecclésiastique de l'Empire du Japon*. C'est cette dernière qui aura la plus grande influence en Europe, l'anglais étant encore peu connu des savants de l'époque. Une vingtaine d'années plus tard, Buffon et Diderot consacreront quelques pages au Japon, dans respectivement l'*Histoire Naturelle* (36 vols., 1749-1789) et l'*Encyclopédie* (28 vols., 1751-1772), qu'il est inutile de présenter. Puis, c'est au tour de Thunberg d'apporter un nouveau et précieux témoignage en faisant paraître les notes de son voyage au Japon, qui obtiennent un remarquable succès européen, amplement mérité vu la grande honnêteté intellectuelle avec laquelle l'auteur aborde son sujet. Publiées d'abord en suédois (1784), des éditions complètes ou abrégées se succèdent en allemand et en anglais ; c'est sous le Directoire qu'en paraît une traduction française sous le titre de *Voyages de C.P. Thunberg au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de la Sonde, etc.* (1796).

Avec le XIX^e siècle, le monde occidental disposera de connaissances actualisées et de plus en plus précises. Tout d'abord, grâce à l'œuvre remarquable de Siebold, notamment *Nippon : Archiv zur Beschreibung von Japan*, en 20 parties, 5 tomes de texte, 6 tomes d'atlas et gravures (1832-1854 ; cinq tomes supplémentaires paraîtront jusqu'en 1882), puis, après l'arrivée du Commodore Perry, à travers une série d'ouvrages sur ce mystérieux pays qui n'avait jamais cessé de faire rêver.

II. Description du pays

Comment le Japon a-t-il été présenté en Occident entre les premiers écrits des missionnaires catholiques au XVI^e siècle et ceux précédant l'ouverture du pays trois cents ans plus tard ? Force est d'admettre que les marins, les commerçants et les missionnaires, qui les premiers ont atteint le Japon, n'avaient pas toujours pour objectif de faire connaître physiquement l'archipel. Aussi, les connaissances en cartographie resteront longtemps floues et incomplètes. Marco Polo s'était contenté d'une vague indication :

Sypangu est une isle en Levant qui est en la haulte mer, loings de la terre ferme mille cinq cens milles.

ou encore :

L'isle de Zipangi est fort spacieuse, & de grande estendue, située en la haulte mer, à distance des havres de la province de Mangi [=Chine du Sud] de cinq cens lieues ou environ. (*Le Livre des Merveilles*, édition de 1556)

Bien plus tard encore et se basant sur *L'Histoire des Indes orientales et occidentales* (*Le historie delle Indie orientali*, 1589) du révérend père de la Compagnie de Jésus Giovanni Pietro Maffei (1533?-1603), sur *La vraie description du puissant royaume du Japon* (1636) de François Caron (1600-1673), premier Français à avoir visité le Japon puis directeur général de la Compagnie hollandaise à Dejima, et sur les nombreuses lettres des jésuites, le grand géographe allemand Bernhardus Varenius (Bernhard Varen, 1622-1650) esquissera, dans la première partie de son ouvrage *Description du Royaume du Japon* (*Descriptio regni Japoniae*, 1649), une géographie du Japon, mais ses informations

demeurent très fragmentaires. On sait aujourd'hui que le Japon est situé entre le 30° et le 46° de latitude nord et le 146° longitude est, à 128° de longitude ouest ; Pierre Larousse (*Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, 1873) le positionnait entre « 29° 47' de lat. N., et 125° 147' de long. E. », et Diderot (*Encyclopédie*, 1778) « entre le 31 & le 42^d de latitude septentrionale », nous précisant que les Jésuites « le placent entre le 157 & 175^d 30' de longitude ». Chez Montanus, on trouve deux indications : « Il est à la hauteur de 30 ou 40 degrez », puis « Ce Païs est situé de la ligne Méridionale vers le Septentrion entre 30. & 38. degrés ». Quant à Tavernier, il reconnaît simplement que les descriptions des géographes, qu'ils soient anciens ou modernes, « sont fort incertaines ».

Quoi qu'il en soit, pour le XVII^e siècle finissant, Tavernier et Montanus sont toujours des références, même si leurs écrits, rappelons-le, sont avant tout des compilations. Le premier, après avoir rappelé que :

Les Portugais sont les premiers de l'Europe qui ont découvert les îles du Japon, ils y furent jetés par une violente tempête en l'année 1542, et ayant appris que l'or et l'argent y étaient en abondance ils y retournèrent pour s'y établir.

nous présente ainsi le Japon :

L'empire du Japon se trouve présentement composé de plusieurs îles, dont quelques unes peuvent n'être pas de véritables îles, mais seulement des péninsules, et particulièrement celles qui font partie de la terre d'*Yesso* [=Hokkaidô] dont les habitants sont vassaux et tributaires du Japon. Entre toutes les îles du Japon, [...] il y en a trois remarquables par leur grandeur ; la plus grande s'appelle *Niphon*, la seconde *Ximo* ; et la troisième *Xicock*. L'île de *Niphon* est quatre fois plus grande que toutes les autres ; on y voit une montagne qui jette des flammes comme le mont *Ætna* en Sicile. [...] L'île de *Ximo*, ou *Saycok*, est située au Sud-ouest de *Niphon*, [...] l'île de *Xicock* est située au midi de *Niphon*, [...]. L'Empereur demeure présentement dans la ville d'*Yedo*, [...]. Le palais de l'Empereur est tout couvert de lames d'or. [...] Le Grand Dairy fait sa demeure à *Meaco*.

En qualifiant d'Empereur le shôgun et de Grand Dairy l'empereur, Tavernier reprend une erreur commune aux informateurs de l'époque. Chez Montanus, au XVII^e siècle toujours, le

Japon est présenté de la manière suivante :

L'Empire du *Japon* est appelé *Nippon* par les Japonais, et autrefois par les Espagnols *Argentana*, comme aussi en l'an 1200, *Chryse* et *Zipangri*, selon le témoignage du célèbre *Paulus Venetus* [=le théologien Paul de Venise, 1368-1428] de l'Ordre de St. Augustin.

Il ajoute :

Ce qui porte ordinairement le nom de *Japon* consiste en trois grandes îles entourées de plusieurs autres plus petites. La principale est divisée en cinquante Royaumes, dont *Meaco* est la ville capitale, de qui l'île emprunte son nom. La seconde île s'appelle *Ximus*, qui contient, à ce qu'on croit, neuf Royaumes, dont les villes principales sont *Vosuquim* et *Funajum*. La troisième île porte le nom de *Xicocum*, et elle n'a que quatre royaumes, mais est célèbre par la ville de *Tosa* ; de sorte que les Royaumes qu'il y a dans le Japon sont au nombre de soixante-six.

Il emprunte ici ce qu'en avait dit Giovanni Pietro Maffei dans *L'Histoire des Indes orientales et occidentales*. Montanus apporte quelques précisions d'ordre général :

Le Japon est ordinairement un pays froid et couvert de neige, et peu fertile. L'on y moissonne le riz au mois de septembre, qui est un manger commun pour tout le monde [...]. L'air y est fort sain ; il y a en plusieurs endroits des fontaines d'eau chaudes qui opèrent extrêmement. L'on y voit partout des montagnes hautes et presque inaccessibles ; surtout deux, qui sont extraordinaires, dont l'une jette des flammes de feu [...]. L'autre, qu'on appelle *Figenoiama*, s'élève quelques lieues par-dessus les nuées.

Les deux montagnes en question sont vraisemblablement le *Sakura-jima* et le *Mont-Fuji*. D'autre part, il ne manque pas, lui non plus, de souligner les richesses du pays :

Les habitants tirent de plusieurs mines qu'ils ont dans le pays, plusieurs sortes de métaux et de minéraux, et attirent par ces sortes de marchandises les peuples les

plus éloignés. [...] le terroir du Japon étant fertile en or, en argent, en cuivre, en fer, en étain, en plomb, en bois, en porcelaine, en chanvre, en coton, en soie, en camphre, en riz, et en quantité d'autres choses.

A un siècle d'écart, on trouvera dans l'*Histoire Naturelle* de Buffon (qui cite ses sources, *Voyages de Tavernier*, *Histoire générale des Voyages*, etc., cf. supra) :

Le Japon passe pour la contrée de toute l'Asie la plus riche en or, mais on croit que la plus grande partie vient de l'île de Formose [...]. Quelques provinces de l'empire du Japon, possèdent des mines d'or [...]. Le commerce s'en fait en or de fonte et en or en poudre, que l'on tire des rivières [...]. Les plus abondantes mines de l'or le plus pur ont été long-temps les mines de Sado, une des provinces septentrionales de Nippon : on y recueille encore quantité de poudre d'or. Les mines de Suronga sont aussi très-estimées ; mais les unes et les autres commencent à s'épuiser, on en a découvert de nouvelles auxquelles il est défendu de travailler [...]. Une montagne située sur le golfe d'Okas, s'étant écroulée dans la mer à la fin du siècle passé, on trouva que le sable du lieu qu'elle avoit occupé étoit mêlé d'or pur [...]. Dans la province de Chiamgo et dans l'île d'Amakusa, il y a aussi des mines d'or, mais on ne peut y travailler à cause des eaux.

Puis, chez Diderot à l'entrée "*Japon*" de l'*Encyclopédie* (édition de 1778) :

[...] grand pays de la partie la plus orientale de l'Asie. C'est un composé de quantité d'isles, dont les trois principales sont celles de *Nippon*, de *Saikokf*, & de *Sikokf* : ces trois îles sont entourées d'un nombre prodigieux d'autres îles ; [...] Toutes ces îles & terres qui forment le *Japon*.

A propos des richesses du pays, Diderot précise :

Le terroir est en général montagneux, pierreux, & stérile ; mais l'industrie & les travaux infatigables des habitants, qui d'ailleurs vivent avec une extrême frugalité, l'ont rendu fertile, & propre à se passer des pays voisins [...]. La plus grande richesse du *Japon* consiste en toutes sortes de minéraux & de métaux,

particulièrement en or, en argent, & en cuivre admirable. il y a quantité de soufrières, entre autres une île entière qui n'est que soufre. La province de *Bungo* produit de l'étain si fin & si blanc, qu'il vaut presque l'argent. On trouve ailleurs le fer en abondance ; d'autres provinces fournissent des pierres précieuses, jaspes, agathes, cornalines, des perles dans les huitres, & dans plusieurs autres coquillages de mer. L'ambre gris se recueille sur les côtes, & chacun peut l'y ramasser.

Il est intéressant de noter que cent ans plus tard, Pierre Larousse (ouvrage cité), bien que précisant :

C'est seulement depuis les traités de commerce de 1854 et de 1858, et depuis la fondation d'Yokohama, que nous avons quelques renseignements positifs sur le Japon. Dans tout ce qu'on a écrit avant cette époque, on ne trouve qu'erreurs et hypothèses.

proposera une description similaire :

Japon, [...] grand empire insulaire de l'extrémité orientale de l'Asie, composé de 3,850 îles ou îlots ; [...] Les îles les plus considérables dont se compose ce vaste empire sont : Niphon au centre, la plus grande de toutes, Yéso au N., Sikokf ou Xicoco au S., et Kioussiou au S.-O. ; [...] L'empire japonais a de grandes richesses minérales. Le soufre abonde dans plusieurs provinces, notamment dans celles de Satsuma, au S.-O. de Kioussiou. L'or se trouve également dans plusieurs districts [...]. Il y a plusieurs mines d'argent dans les provinces septentrionales [...]. Le cuivre est le plus commun des métaux du Japon [...]. On y trouve aussi du fer, de l'étain, du plomb, de l'ambre brun, jaune et panaché, des agathes rouges, de la terre à porcelaine, du marbre blanc, du naphte et de la pierre ponce. Le sel se tire de l'eau de la mer ; sur les côtes on pêche beaucoup de perles.

Les multiples graphies utilisées pour noter les toponymes diffèrent selon les auteurs, avec souvent des variantes dans un même ouvrage. Ainsi, sur une carte jointe à l'ouvrage de Tavernier (*Recueil de plusieurs relations et traités singuliers et curieux de J.B.*

Tavernier), on relève aussi pour Kyûshû : *Ximo ou le Royaume de Saikock*, et pour Shikoku : *Xikoko ou Tokoesi*. L'île de Sado porte un nom de lieu, *Oqui*, suivi de la note « dans la province de Iamaisoit près des montagnes où sont les mines les plus abondantes en argent ». Kyôto apparaît sous les formes *Meaco ou Miaco* et *Niphon* fait référence à l'actuel Honshû. Bernhardus Varenius (Bernhard Varen), qui avait repris les notations de ses précurseurs, optera pour *Sayckock* (Kyûshû), *Chickock*, *Xicocum* (Shikoku), *Meacum* (Kyôto) et *Hippon* (Honshû) ; Caron, sur une carte datée de 1662, choisit d'autres termes : *Chiekock* (Shikoku), *Sayckock* (Kyûshû), *Japan* (Honshû), et chez Martino Martini (*Novus Atlas Sinensis*, cf. infra) on trouve : *Iapon* (Honshû), *Tonsa* (Shikoku), *Langesaque* (Nagasaki). On le voit, il n'y a guère d'unité dans les transcriptions chez les auteurs, cartographes compris. Thunberg lui-même, bien qu'il se soit efforcé d'apprendre le japonais, ce qui le démarque de ses prédécesseurs et collègues de la factorerie, ne fait pas exception à la règle. Il s'était pourtant constitué un glossaire de plus de dix-huit cents mots et un petit manuel de conversation fait de courtes phrases usuelles. Mais ses interprètes lui faisant entendre le japonais de Kyûshû, avec ses tournures dialectales et des traits de prononciation archaïques, il éprouvera toujours quelque peine à transcrire les sons du japonais. Il mêle d'anciennes graphies portugaises à d'autres empruntées aux langues européennes connues de lui (il parlait entre autres le hollandais et le français), comme en témoignent les noms de lieu souvent notés de manière très approximative, ainsi : *Tsikoudsen* (Chikuzen), *Fakonié* (Hakone), *Tootsmy* (Totomi), *Sidsiou* (Settsu) ; il en va de même pour les patronymes, par exemple : *Katsragava-Fodjou* (Katsuragawa Hoshû, 1751-1809) ou *Nagava-Sounnan* (Nakagawa Jun'an, 1739-1786), deux savants des études hollandaises. Pour le détail, voir en appendice le Tableau (non exhaustif) présentant les différentes notations pour les actuels *Honshû*, *Kyûshû* et *Shikoku*, rencontrées sur les cartes et atlas du XVI^e au XIX^e siècles.

Parmi tous les auteurs qui ont traité du Japon, il faut réserver une place de choix aux trois médecins précédemment cités : Kaempfer, Thunberg et Siebold. Ces employés de la Compagnie restent une source d'informations à la fois de première main et dignes de foi. Kaempfer, avec son *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon* (1729), sera le premier à présenter un ouvrage exhaustif sur le sujet, même s'il comporte quelques erreurs, bien compréhensibles en raison de la réclusion de Dejima. En particulier, Kaempfer prendra le Shogun pour un Empereur laïc ; cette interprétation erronée de leur fonction

respective, que l'on a déjà rencontrée chez Tavernier, sera cause de quelques méprises au XIX^e siècle. Thunberg corrigera quelques erreurs de Kaempfer et apportera une vision renouvelée du Japon : relevés de positions géographiques, descriptions précises des paysages, du climat, de l'organisation de la société, etc. La palme revient toutefois à Siebold qui, jusqu'à l'ouverture du pays, reste l'Européen auquel on doit le plus d'informations touchant aux aspects les plus variés de la réalité japonaise. Fêru de cartographie, il avait rencontré le cartographe officiel du Shogounat, Takahashi Kageyasu (1785-1829), qui lui procura entre autres une carte des frontières stratégiques du Japon (*Nihon Henkai Ryakuzu*) que les autorités conservaient secrète (Kageyasu le paiera d'ailleurs de sa vie). Connu sous le nom d'« Affaire Siebold », ce tragique épisode lui valu d'être expulsé, mais permit à l'Occident d'avoir une connaissance approfondie des relevés cartographiques et de la configuration du Japon. Ses écrits les plus importants, *Fauna Japonica* (1833-1850), *Flora Japonica* (1835-1841), et surtout *Nippon - Archiv zur Beschreibung von Japan und dessen Neben- und Schutzländern* (*Nippon - archives pour la description du Japon, de ses protectorats et des pays voisins*) paru de 1832 à 1858, sont aujourd'hui encore une source essentielle à la connaissance du Japon du début du XIX^e siècle.

III. Description des habitants

Quand ils traitent des Japonais proprement dits, origine et histoire, aspect physique et moralité, description de la société et des mœurs, etc., les auteurs, puisant dans les compilations de leurs aînés, en donnent alors une image composite, déformée par le prisme de leurs convictions occidentales pour lesquelles ce peuple aux mœurs étranges reste enveloppé de mystère. Tavernier avait mentionné dans ses relations de voyages :

On dit [...] qu'ils [=les Japonois] sont originaires de la Chine. En effet, la plus grande province de l'Isle de Nippon s'appelle Quanto, du mesme nom que cette partie maritime de la Chine [...]. Neantmoins ces deux nations se font la guerre de temps en temps ; les Japonois ont quelque chose de plus farouche ; & tiennent beaucoup du Tartare, ils sont plus braves que les Chinois et méprisent davantage la mort.

A la même époque (1680), Montanus précisait :

Dans le dessein que j'ai de faire l'Histoire des peuples du *Japon* [...] j'ai crû, qu'il ne seroit pas hors de propos de dire quelque chose de leur Origine, & de leur Ancieneté [...]. Ces peuples selon la plus commune opinion, sont originaires de la *Chine* ; mais le temps de passage de ce País-là, pour aller dans celui qu'ils habitent, est fort incertain [...]. Néanmoins le *R. P. Martinus Martinius* Jesuiste, dans son Atlas, refute ce sentiments, & dit, que les *Japonnois* ne sont seulement originaire de la *Chine*, mais du país des *Tartares* ; parce qu'ils ont encore quelques restes de l'une & l'autre Nation ; [...]. Néanmoins quoyque les *Japonnois* ressemblent en toutes choses aux *Chinois*, ils ont encore beaucoup de rapports avec les *Tartares*.

Il se réfère ici au *Novus Atlas Sinensis* (Vienne, 1653), le *Nouvel Atlas de la Chine* du missionnaire jésuite Martinus Martinius ou Martino Martini (1614-1661), son nom est *Wei* en chinois, qui comportait en outre une carte générale du Japon. Au XVIII^e siècle, Buffon ne sera pas plus novateur quand il écrira (*Histoire naturelle*, Tome VI, 4e éd., Paris 1752) :

Les Japonnois sont assez semblables aux Chinois pour qu'on puisse les regarder comme ne faisant qu'une seule & même race d'hommes, ils sont seulement plus jaunes ou plus bruns, parce qu'ils habitent un climat plus méridional.

Poursuivant sa description des Japonais, Montanus notait de son côté :

Ils font les fiers quand ils sont de grande taille, & qu'ils ont la taille du corps bien faite. Ils sont presque tous fort adroits & d'une grande force [...]. Ils supportent avec une constance admirable les incommodités de la vie, la faim & la soif, le froid & le chaud, les veilles & les fatigues [...]. Ils ne sont pas moins propres & curieux dans leur manger, que les *Chinois*. Ils se servent de deux petits bastons pour fourchette ; mais avec tant d'adresse que rien ne leur eschape, & et qu'ils n'engraissent jamais leurs doigts. Ils observent plusieurs loix en mangeant & en buvant, mais avec des mines fort estranges, dont personne neanmoins ne peut se dispenser.

Ce que Buffon reprendra en termes très voisins :

[...] en général ils sont de forte complexion, ils sont la taille ramassée, le visage large & plat, le nez même, les yeux petits, peu de barbe, les cheveux noirs, ils sont d'un naturel fort altier, aguerris, adroits, vigoureux, civils & obligeans, parlans bien, féconds en complimens, mais inconstans & fort vains ; ils supportent avec une constance admirable la faim, la soif, le froid, le chaud, les veilles, la fatigue & toutes les incommodités de la vie, de laquelle ils ne font pas grand cas ; ils se servent, comme les Chinois, de petits bâtons pour manger, & font aussi plusieurs cérémonies ou plutôt plusieurs grimaces & plusieurs mines fort étranges pendant le repas, ils sont laborieux & très-habiles dans les arts & dans tous les métiers, ils ont, en un mot, à très peu près le même naturel, les mêmes mœurs & les mêmes coutumes que les Chinois.

Et il conclut :

Les Japonnois & les Chinois sont donc une seule & même race d'hommes qui se sont très-anciennement civilisés, & qui diffèrent des Tartares plus par les mœurs que par la figure.

Il est tout de même étonnant que Buffon, qui ne manque pas de citer tout au long de son *Histoire naturelle* les auteurs auxquels il se réfère - Montanus, Jean Struys, Antoine François Prévost d'Exiles, etc., parfois sujets à caution certes, mais aussi Kaempfer et Thunberg déjà plus dignes de foi -, n'hésite pas à tenir des propos pour le moins suspects. Ainsi sur les mœurs et les coutumes en Chine et au Japon :

L'une des plus bizarres & qui est commune à ces deux nations, est de rendre les pieds des femmes si petits, qu'elles ne peuvent presque se soutenir.

Il s'attache ensuite à une relation détaillée de la coutume du bandage des pieds.

Thunberg, même s'il s'attarde sur quelques particularités physiques, la configuration

des yeux par exemple, se montre plus concis et note simplement que les Japonais « sont généralement bien faits, alertes et bien dispos, forts et musculeux ». Il s'intéresse davantage à leurs vertus morales :

Ils allient à la prudence, la docilité à l'amour de la justice, et à une certaine indépendance. Actifs, sobres, économes, loyaux et pleins de courage, ils rachètent par ces qualités et ces vertus, la superstition, l'orgueil et la méfiance, souvent bien fondé, qu'on pourrait leur reprocher.

Et pour lui, la nation japonaise est en définitive à classer « auprès de bien des nations policées » et non parmi « les nations sauvages ». Ces vertus morales, que les Jésuites avaient déjà reconnues avec bonheur, se retrouvent soulignés sous la plume de nombreux auteurs. Tavernier écrit :

Naturellement les Japonnois ont l'ame noble ; & une grande disposition à toutes les sciences ; & il ne manque à cette Nation que des personnes capables de l'instruire.

Et Montanus renchérit :

Cette Nation est généralement d'un esprit fin & rusé, & assés bien partagée des dons de la nature. Ils surpassent non seulement les hommes qui habitent du costé de l'Orient, mais encore ceux qui sont vers l'Occident tant pour le jugement que pour la facilité de comprendre les choses, la netteté d'esprit & la memoire : ce qui paroît même aux enfans des Paisans, dans lesquels on voit beaucoup de discretion, un esprit fin, un naturel bon, & rien moins qu'un genie rustique. Ils apprenent plus aisement la langue Latine & toute sorte d'arts que les Européens. [...] quelque disette qu'ils souffrent, on les voit toûjours propres & en bon ordre. Ils ne peuvent souffrir les injures, & ils ont en horreur le larcin, les juremens & les medisances, comme aussi toutes sortes de jeu de dés.

On relèvera aussi chez Montanus un étonnement admiratif :

Ce qu'il y a de plus admirable parmi eux, c'est leur civilité qui est telle que toutes sortes de personnes nobles & roturiers, bourgeois, païsans, jeunes & vieux, & tous enfin sans exception sont extrêmement civils, & si bien nez qu'on les prendroit pour avoir été elevez à la Cour de l'Empereur.

Kaempfer, pour qui le Japon reste tout de même une bien étrange nation, reconnaît volontiers que son peuple est avisé, courageux et courtois, et souligne d'autre part que les habitants, naturellement enclins au commerce et curieux vis-à-vis des étrangers, sont désireux, à l'excès, d'en connaître l'histoire, les arts et les sciences. Cette curiosité des Japonais est l'un des traits de leur caractère que l'on retrouve souvent évoqué chez d'autres auteurs. Montanus déjà, se référant à une lettre de *Cosinus Turrensis* (Cosme de Torrès, 1510-1570) rédigée à Hirado en 1551, ne manquait pas de souligner :

[...] Ils sont extremement curieux ; & ils vous font mille questions : De sorte que depuis cinq mois, que le *R. P. Xavier* est arrivé en ce Païs, il n'est pas de jours que les *Bonziens*, aussi bien que les gens seculiers, ne le viennent consulter. Depuis le matin jusqu'au soir, pour lui demander une infinie de choses differentes ; [...]

On en trouvera un écho chez Thunberg, au siècle suivant. Très sollicité par les médecins et lettrés autorisés à l'approcher lors son séjour à Edo en 1776, il note que certains lui « rendirent de fréquentes visistes sans cérémonie, et les prolongeaient très avant dans la nuit », et plus loin : « Quoique leur assiduité [= celle de Katsuragawa Hoshû et de Nakagawa Jun'an] me devînt quelquefois importune, elle me procura souvent des heures agréables et même de l'instruction » (*Voyages de C.P. Thunberg au Japon par le Cap de Bonne-Espérance, les Isles de la Sonde, etc.*, 1796).

Le portrait des Japonais brossé par Larousse, dont la devise était « Instruire tout le monde et sur toutes choses », sera déjà plus nuancé et moins élogieux :

Le Japonais se distingue par l'intelligence, la douceur, la sociabilité, la simplicité des mœurs, par une humeur joyeuse et portée vers la plaisanterie, et par une politesse exquise. [...] Le Japonais aime médiocrement la vie de famille. Expansif,

bavard, aimant le plaisir, il ne reste chez lui que le moins possible. Lorsqu'il n'a rien à faire ou que son travail est terminé, il se rend dans les maisons de thé, qui sont pour la plupart des maisons de débauche. [...] Son intelligence est ouverte à tous les raffinements et à toutes les ruses.

Les allégations de Thunberg, homme du siècle des Lumières, et celles de Larousse, homme du XIX^e siècle triomphant, s'opposent et se recourent tout à la fois. Citons entre autres :

Ce peuple est peu inventif, et n'exerce son industrie que sur les objets vraiment nécessaires. (Thunberg)

Le Japonais n'est pas seulement imitateur, il invente, il perfectionne, il innove. (Larousse)

[...] il est rare de trouver un mendiant, et même un indigent. [...] ils n'ont aucun de ces défauts nés de l'extrême misère et qui l'entretiennent : les ivrognes sont aussi rares que les mendiants. (Thunberg)

Les maladies provenant d'excès de table ou d'un régime alimentaire malsain sont généralement inconnues aux Japonais ; mais l'usage immodéré qu'ils font de leur boisson nationale, le saki, espèce d'eau-de-vie de riz, entraîne à sa suite de graves désordres et amène souvent des cas de *delirium tremens*. (Larousse)

Leurs désirs sont aussi bornés que leurs besoins. (Thunberg)

[...] toute la vie japonaise, dit M. de Layrie, se résume en ces mots : le manque de besoins. Dans les basses classes, on ne trouve ni misère ni envie. (Larousse)

Malgré l'excessive redevance qu'ils paient en nature, ils sont encore moins chargés que la plupart de nos cultivateurs d'Europe. (Thunberg)

L'homme ne paraît pas courbé sous les labeurs d'un travail ingrat ni flétri par les fatigues d'une industrie malsaine. L'ouvrier et le paysan sont robustes et vifs.

(Larousse)

Il est impossible de se former une idée, à moins d'en avoir été témoin oculaire, de la patience et des soins minutieux avec lesquels les laboureurs cultivent leurs champs. (Thunberg)

Il faut avoir été témoin oculaire des soins minutieux que les laboureurs donnent à la culture, pour en avoir une idée, et surtout y croire. (Thunberg)

Il en est au Japon de l'agriculture comme de l'industrie : l'aptitude des habitants est merveilleuse. Les Anglo-Américains, [...] ont dû reconnaître que l'agriculture du Japon n'était guère moins avancée que celle des Etats-Unis, et que l'horticulture est infiniment supérieure. (Larousse)

Et Larousse, à juste titre d'ailleurs, conclut le chapitre par cette affirmation :

Le Japon possède les plus beaux jardins d'agrément du monde entier.

Enfin, il est un point, et non des moindres, sur lequel les auteurs occidentaux, quel que soit le siècle considéré, s'accorderont à porter un jugement défavorable sur le Japon : celui des croyances et de la religion. Marco Polo, parle du culte bouddhique en ces termes :

Les Zipanguiens adorent plusieurs idoles différentes : car les unes ont la tête d'un bœuf, d'autres d'un cochon, d'autres d'un chien, et enfin d'autres de divers animaux. Ils en ont qui ont quatre faces dans une même tête, d'autres trois, une à l'ordinaire et les deux autres à côté, sur chaque épaule. Il y en a enfin qui ont plusieurs mains, les unes quatre, les autres vingt, et d'autres jusqu'à cent ; celles qui ont le plus de mains sont estimées plus véritables. Et lorsqu'on demande à ces gens-là d'où ils tiennent cette tradition, ils répondent qu'ils imitent en cela leurs pères, et qu'ils ne doivent point croire autre chose que ce qu'ils ont reçu d'eux. Les Zipanguiens ont une autre coutume ; quand ils attrapent quelque étranger, s'il peut se racheter de leurs mains par argent ils le laissent aller ; mais s'il n'a point

d'argent, ils le tuent et le font cuire ; après quoi ils le mangent avec leurs amis et leurs parents.

Montanus annonce en substance :

On tient que les *Chinois* ont de tout temps adoré le Diable, & que c'est de cette nation que les Japonois ont appris le culte qu'ils rendent aux Démons ; non [...] pour le bien qu'ils en espèrent, mais pour les fléchir de telle sorte, qu'ils ne leur fassent point le mal.

Tout en reconnaissant les « belles qualitez des Japonnois », il ne peut s'empêcher de préciser qu'elles « sont néanmoins obscurcies par un grand nombre de defauts. Premièrement dans leur Religion & dans la fin qu'ils se proposent pour le bien & pour le mal, ils s'égarerent extremement aussi bien que d'autres Nations qui n'ont aucune connoissance du Christianisme ».

Thunberg consacre lui aussi un chapitre à la religion, mais reste soucieux de cerner au plus près la vérité japonaise :

Le même système religieux règne dans toutes les îles du Japon ; mais il se divise en une multitudes de sectes, qui se tolèrent réciproquement avec beaucoup d'indulgence. [...] Quoique l'on ne reconnaisse point de secte dominante, il y en a deux infiniment plus répandues que les autres, celles de *Sinto* et de *Boudsdo*.

Il évoque par ailleurs la rivalité entre les sectes philosophiques et religieuses et s'attache plus particulièrement à la description de la morale de Confucius. Il déplore surtout la superstition rencontrée parmi les Japonais de tous les rangs et qui est, selon lui, « un effet naturel » du manque de progrès dans leurs sciences, des principes erronés de leur religion et de la fourberie de leurs prêtres. Opinion d'ailleurs partagée par Montanus.

Larousse s'étonne d'une apparente contradiction des Japonais : alors que, de tous les peuples de la terre, c'est celui qui possède le plus de temples, c'est aussi le moins religieux. Il conclut, toujours aussi catégorique, que leur principale caractéristique en la matière « est

l'absence complète du sentiment religieux ».

Ainsi, par ses jugements hâtifs et mal fondés, d'une part, et sa tendance à faire coller ses théories à la réalité japonaise, d'autre part, le monde occidental mettra plusieurs siècles à acquérir une connaissance profonde et véritable du Japon.

En guise de conclusion

Il convient de revenir à notre point de départ : le *Traité* de Luís Frois. Connu pour un humour que les supérieurs de son ordre n'appréciaient pas toujours, ce qui lui valu d'ailleurs quelques déboires, le père Frois passa plus de trente ans au Japon où il acheva sa vie (il est enterré dans le petit cimetière du Collège Saint-Paul de Nagasaki). Il nous a laissé un tableau vivant et détaillé des menus aspects de la vie quotidienne du Japon de son époque. Son *Traité* se présente donc sous la forme d'oppositions entre l'Occident et le Japon, réparties en chapitres indépendants avec chacun un thème spécifique répertoriant les usages, les coutumes, le fonctionnement de la société japonaise mais aussi le bon sens et le sens pratique des Japonais à travers les hommes, les femmes, l'éducation des enfants, la religion, la façon de se nourrir, les armes, les chevaux, la médecine, l'écriture, les maisons, les arts populaires et autres choses inclassables. Ces réflexions observées sur le vif, de grande valeur historique et sociologique, sont les premières à établir sur un mode humoristique, mais qui se veut impartial, les différences entre Japonais et Occidentaux. Aussi, quand Montanus nous informe : « Il est presque incroyable combien ils [= les Japonais] sont différents des Européens dans leur manger & dans la manière de s'habiller », ou : « C'est une chose fort remarquable que ces peuples ont des coutumes toutes opposées à celles des autres Nations », il ne fait pas œuvre de précurseur. Bon nombre de "contradictions" que ne manqueront pas de relever les successeurs de Frois sont déjà présentées dans son *Traité*. Voyons quelques exemples :

- *Des femmes, de leurs personnes & de leurs mœurs*. (Frois, Chapitre II, 2. et 16.) : « Celles d'Europe font tout pour avoir des cheveux blonds, et s'en honorent ; les femmes japonaises les ont en horreur, et œuvrent tant qu'elles peuvent à les noircir », et « Celles d'Europe trouvent des moyens et des artifices pour se blanchir les dents ; les Japonaise, avec du fer et du vinaigre, travaillent à se faire la bouche et les dents aussi noires que du

charbon ». Montanus dira près de cent ans plus tard : « Les dents blanches, & les cheveux blonds qui servent d'ornement aux autres, passent pour des deffauts auprez des *Japonois*, qui font consister la beauté dans les cheveux noirs & les dents noires », et encore : « Parmi nous la beauté des dents consiste en la blancheur, & parmi eux les plus noires sont les plus belles, ce qui fait qu'ils les frottent incessamment d'une drogue noire comme de la poix ». Thunberg, lui, donnera la "recette" du *ohaguro* : « c'est une mélange d'urine, de limaille de fer, et de saki, qui pue et qui est très mordant », et commentera : « Ce genre de beauté, auquel elles [=les Japonaises] attachent un grand mérite, ferait fuir les hommes de certains pays. En effet, rien de plus dégoûtant et de plus hideux qu'une large bouche armée de deux rangées de dents noires et luisantes ».

- *De la manière de boire et de manger.* (Frois, Chapitre VI, 1.) : « Nous mangeons toute chose avec nos doigts ; les Japonais, hommes et femmes, dès l'enfance, utilisent deux baguettes », observation que l'on retrouve chez Buffon qui l'avait empruntée à Montanus (cf. supra).

- *Des chevaux.* (Frois, Chapitre VIII, 10.) : « Nous montons en selle du pied gauche ; les Japonais le font du pied droit ». Et Montanus : « Nous montons à cheval du costé gauche, & eux du costé droit ».

Reconnaissons également au père Frois une retenue de bon ton et une grande pertinence dans ses observations, mis à part sa vision de la religion indigène (et des femmes, parfois). Il n'est pas bien étonnant au fond, venant de la part d'un missionnaire chargé avant tout de répandre la bonne parole et de gagner des fidèles à son Eglise, de trouver des passages tels que :

- *Des bonzes et de leurs mœurs.* (Chapitre III. 25. et 38.) : « En toute chose, nous tenons le démon en haine et en abomination ; les bonzes le vénèrent et l'adorent, lui font des temples et de grands sacrifices », ou encore : « Parmi nous, il n'y a pas de haine entre les différents ordres ; les bonzes se haïssent entre eux, et pour leur propre *yxei* [=isei, puissance, apparat, magnificence] et par profit, ils abhorrent les autres sectes ».

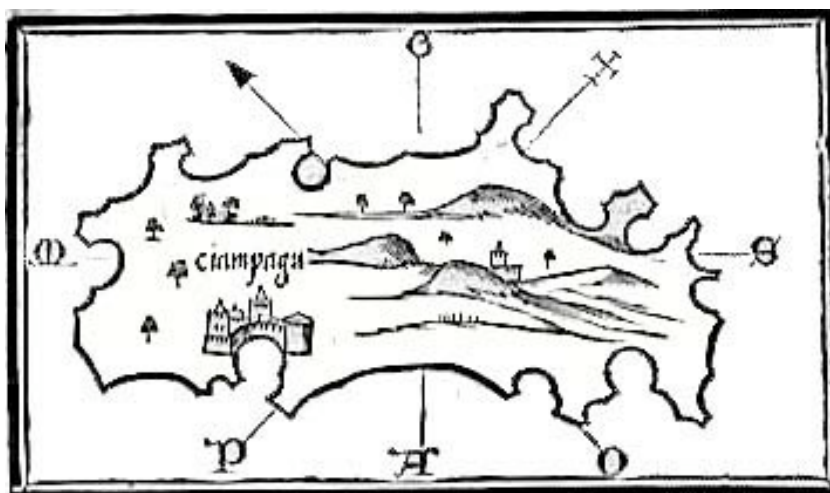
Parti pris partagé aussi par Montanus, qui ne sera toutefois pas entièrement celui de

Thunberg, comme on l'a vu plus haut. En fait, jusqu'au XIX^e siècle, l'Europe n'a pas su grand-chose du bouddhisme japonais et Siebold, le premier érudit à s'être efforcé d'en donner une représentation objective, n'y parvint pas, tant les concepts de ce système étaient éloignés des idées que l'on se faisait de la religion en Occident.

Notons pour terminer que l'Anglais Basil Chamberlain (1850-1935), arrivé à Tokyo en 1873 et considéré comme l'un des premiers et plus grands spécialistes du Japon, au XIX^e siècle du moins, ne démentira pas Frois quand, dans *Things Japanese, being notes on various subjects connected with Japan for the use of travellers and others* (1890), il soulignera lui aussi : « les Japonais font beaucoup de choses exactement contraires à ce que les Européens jugent naturel et convenable ».

Appendice

- *Ciampagu* : Tracé du cartographe Benedetto Bordone (1460-1531), imprimé à Venise en 1528. C'est la première carte européenne connue où le Japon figure en tant qu'île.



- A propos des notations pour les actuels Honshû, Kyûshû et Shikoku.

Notations reproduites par Siebold dans *Nippon. Archiv zur Beschreibung von Japan* (1852).

1596- Jan Huygen van Linschoten	JAPAN	*	XICOCA (Sikok)
---------------------------------	-------	---	----------------

1643- Marten Gerritsen Vries ¹	JAPON	Cikoco / Cicoko (Kiusiu) ²	Tokoesi
<i>Nippon I. Tab. I. JAPAN en deszelfs</i>	NIPPON	KIUSIU	SIKOK

- * = pas de nom pour l'île, mais mention des diverses provinces qui la composent.

- Marten Gerritsen Vries ¹ = ou encore Martin Gerritson de Vries.

- Cikoco / Cicoko (Kiusiu) ² = souvent confondu avec Shikoku, Kyûshû est également noté sous deux dénominations : l'une pour le Nord de l'île et l'autre pour le Sud (pour le détail, cf. Tableau suivant).

Notations rencontrées sur les cartes et atlas entre les XVI^e et XIX^e siècles.

Dates et Auteurs	Honshû	Kyûshû	Shikoku
1528- Benedetto Bordone	CIAMPAGU		
1528- Martin Waldseemüller	ZINPANGRI		
1550- Sebatsien Münster	JAPAN	Congaxuma *	TONSA
1595- Luís Teixeira	IAPONIA	BVNGO	TONSA
1598- Matthias Quad	IAPAN	Xima / Facato	Xicocu / Tonsa
1598- Martin Llewellyn	JAPANN	Xima	Xicoca
1600- Gerhard Mercator	IAPAM / Zipangri	Cangoxina *	
1600- Jodocus Hondius	IAPAN	BUNGO	Tonsa
1606- Gerhard Mercator	IAPONIA	FONGO / BVNGO	TONSA
1606- Jodocus Hondius	IAPAN	Figen / Bungo	Tonsa
1613- Gerhard Mercator	IAPONIA	FONGO / BVNGO	TONSA
1618- Petrus Bertius	IAPAN	BUNGO	TONSA
1630- Jodocus Hondius	IAPAN	Figen / Bungo	Tonsa
1630- Gerhard Mercator	IAPONIA	FONGO / BVNGO	TONSA
1636- Gerhard Mercator	IAPONIA	FONGO / BVNGO	TONSA
1640- Philippe Briet	NIPHON	XIMO / SAYCOCK	XICOCV / TOKOESI
1640- Philippe Briet	NIPHON	XIMO	XICOCV
1641- Bernardino Ginnaro	NIFONE	SCIMO	SCICOCV
1646- António F. Cardim ¹	NIPPON	XIMO	XICOCV
1648- Willem Janszoon Blaeu	IAPON	CIKOKO	TOKOESI
1649- Henrik Hondius	IAPON	CIKOKO	TOKOKSY
1650- Nicolas S. d'Abbéville ²	NIPHON	XICOCO	XIMO

1650- Pieter van den Keere	IAPON / NIPHON	XIMO / BVNGO	XICOCO
1652- Jan Jansson	IAPONIA	CIKOKO	TOKOESI
1655- Martino Martini	IAPONIA	BONGO / CIKOKO	TONSA
1660- Hendrik Donker	IAPAN		
1660- Jan van Loon	IAPONIAE	BONGO / CIKOKO	TONSA

- Congaxuma * et Cangoxina * = pour Kagoshima, rattaché à Honshû.

- António F. Cardim ¹ = António Francisco Cardim.

- Nicolas S. d'Abbeville ² = Nicolas Sanson d'Abbeville.

1661- Pieter Bert	IAPAN	BUNGO	Tonsa
1662- Joan Blaeu	IAPONIA	BONGO / CIKOKO	TONSA
1662- François Caron	JAPAN	SAYKOCK	CHIEKOCK
1669- Wencselas Hollar	IAPON / NIPHON	XIMO / SAYCOCK	XICOCO / TOKOESI
1671- François Caron	JAPAN	SAYKOCK	CHIEKOCK
1676- John Speed	IAPAN	BVNGO	TONSA
1681- Jean Baptiste Tavernier	*	SAIKOK	TOKOESI / XIKOKO
1690- Vincenzo M. Coronelli ³	JAPON / NIPHON	BVNGO	TOKOESI / XICOCO
1692- Vincenzo M. Coronelli ³	GIAPONE	XIMO / BONGO	XICOU / TONSA
1697- Vincenzo M. Coronelli ³	GIAPONE	XIMO / BONGO	XICOU / TONSA
1705- Nicolas De Fer	JAPON / NIPHON	BUNGO	XICOCO
1710- Frederik De Wit	IAPONIA	BONGO / CIKOKO	TONSA
1712- Johannes van Keulen	IAPAN		CIKOKO
1715- Geroge Grierson	IAPON / NIPHON	BUNGO	TONSA
1715- Hadrian Reland	NIPON / JAPAN	KIOESIOE	SIKOKF
1715- Chatelain-Relandus	NIPON / JAPON	KIOESIOE	SIKOKF
1719- Herman Moll	IAPON / NIPHON	BUNGO	TONSA
1720- Matthias Seutter	NIPON / JAPAN	KIOESIOE	SIKOKF
1720- Pieter van der Aa	IAPAN	CIKOKO	TOKOESI
1722- Nicolas De Fer	JAPON / NIPHON	BUNGO	XICOCO
1723- Guillaume Delisle	JAPON / NIPHON	CIKOKO	TONSA
1725- <i>Iaponia Regnum</i> ⁴	IAPONIA	BONGO / CICOCO	TONSA
1727- Engelbert Kaempfer	NIPON	KIVSIV	SIKOKF

1730- Engelbert Kaempfer	NIPON	KIUSIU	SIKOKF
1730- Guillaume Delisle	JAPON / NIPHON	CIKOKO	TONSA
1734- Jacques Nicolas Bellin	NIPON	XIMO	XICOCO / HIU
1735- Etienne Louis Crépy	JAPON	CIKOKO	TONSA

- * = pas de nom pour l'île, mais mention des provinces : IAMAISOIT / QUANTO / OCHIONOR.

- Vincenzo M. Coronelli ³ = Vincenzo Maria Coronelli.

- *Japonia Regnum* ⁴ = reproduction de la carte de Martino Martini (1655) par Frederik de Wit.

1740- Henry Overton	IAPON	BUNGO	TONSA
1740- Guillaume Delisle	NIPON	KIUSIU	SIKOKF
1744- Johann Matthias Hase	NIPON	SAIKOKF	SIKOKF
1750- Gilles R. de Vaugondy	NIPHON	XIMO	XICOCO
1750- Jacques Nicolas Bellin ⁵	NIPHON	XIMO	XICOCO / HIU
1752- Jacques Nicolas Bellin ⁶	NIPON	XIMO / BUNGO	XICOCO
1755- E.-A. Philippe de Prétôt ⁷	NIPON / JAPON		
1764- Jacques Nicolas Bellin ⁵	NIPON	XIMO	XICOCO
1766- Jacques Nicolas Bellin ⁵	NIPHON	XIMO	XICOCO / HIU
1772- Guillaume Delisle	JAPON / NIPHON	KIUSIU / XICO	SIKOKF
1778- G. Robert de Vaugondy ⁸	NIPHON	XIMO	XICOCO
1780- Jean Janvier	NIPHON	BONGO	TONSA
1781- Guillaume Delisle	JAPON / NIPHON	KIUSIU / XICO	SIKOKF
1785- Antonio Zatta	NIPHON	XIMO	XICOCO
1791- Rigobert Bonne	NIPHON	XIXO	SICOCO
1797- Giovanni Maria Cassin	NIPON	KIUSIU	SIKOKF
1794- Engelbert Kaempfer ⁹	NIPHON	XIMO / KIUSU	XICOCO / SIKOKF
1811- John Carry	NIPHON	KIUSIU	SIKOKF
1835- <i>Empire of Japan</i> ¹⁰	NIPHON	KIOUSIOU	SITKOKF
1840- Archibald Fullarton	NIPHON	KIUSIU	SIKOKF
1850- John Tallis	NIPHON	KIOUSIOU	SITKOKF
1850- <i>Corea and Japan</i> ¹¹	NIPHON	KIUSIU	SIKOKF
1867- Alwin Jewett Johnson	NIPPON	KIUSIU	SIKOKF

- Jacques Nicolas Bellin ⁵ = carte publiée en anglais.
- Jacques Nicolas Bellin ⁶ = carte reproduite dans *Histoire Générale des Voyages* (1755).
- E.-A. Philippe de Prétôt ⁷ = Etienne-André Philippe de Prétôt.
- G. Robert de Vaugondy ⁸ = Gilles Robert de Vaugondy.
- Engelbert Kaempfer ⁹ = carte publiée en anglais.
- *Empire of Japan* ¹⁰ = carte publiée par *the Society for the Diffusion of Useful Knowledge*.
- *Corea and Japan* ¹¹ = auteur et éditeur inconnus.